

FEUILLETON DU SAMEDI

LES CHEVALIERS DU POIGNARD

ROMAN ÉMOUVANT PAR XAVIER DE MONTÉPIN

PREMIÈRE PARTIE. — UNE JEUNESSE ORAGEUSE.

(Suite)

I. — PAUVRE ALAIN !

Alain comprit que le même fait ne manquerait point de se renouveler dans tous les environs du village.

Il ne chercha plus.

Le petit Denis Poulailler eut une chèvre pour nourrice.

II. — UNE ENFANCE ORAGEUSE

Un dicton, fort généralement accrédité parmi les gens du peuple, c'est qu'un enfant qui a été nourri par une chèvre prend le caractère et les défauts de la capricieuse *Amalthée* dont il a bu le lait.

Il devient, dit-on, fantasque, colère, bruyant, querelleur, etc. . . .

Nous ne savons si cette croyance bizarre est complètement erronée ou repose sur quelques fondements ; toujours est-il que Denis Poulailler, le futur héros de ce livre, semblerait fournir une preuve à l'appui.

Le petit garçon marchait à peine et ne lui ait encore que bégayer quelques mots qu'il annonçait déjà le plus indomptable caractère.

Si, par hasard, son père lui refusait quelque chose, objets de ses desirs enfantins, ce n'était pas par des pleurs qu'il témoignait de son chagrin, c'était par des accès de véritable fureur.

Il frappait du pied la terre, il faisait des gestes menaçants avec ses petits mains, le sang lui montait au visage d'une façon effrayante, il poussait des cris inarticulés, et force était de lui céder au plus vite sous peine de le voir tomber en des convulsions fort dangereuses.

Alain se désespérait, et les commères d'Étretat disaient à qui mieux mieux : — Patience ! . . . laissez grandir l'enfant ! . . . *Donné au diable* promet déjà, et vous verrez qu'un peu plus tard il sera digne de son nom ! . . .

Notons en passant que c'est par cette appellation de *Donné au diable* qu'on prenait l'habitude de désigner Denis Poulailler.

Six ou sept années se passèrent.

Le petit garçon était d'une taille et d'une force étonnante pour son âge.

Si son âme appartenait d'avance à Satan, ainsi qu'on le croyait généralement, il faut bien avouer que jamais une âme maudite ne s'était logée dans une plus charmante enveloppe.

L'enfant ressemblait d'une façon frappante à l'un des anges du tableau de l'Annonciation d'Annibal Carrache.

Des cheveux fins comme de la soie, très-épais, naturellement bouclés et d'une teinte brune, claudes et brillante, entouraient son visage frais et gracieux, dont un sang vif et pur coloraient ses joues veloutées.

Ses grands yeux, d'une nuance indécise, par leur prunelle, semblait tantôt d'un noir fauve, et tantôt d'un vert profond, étincelant de malice et d'esprit.

Sa petite bouche aux lèvres pourpres était trop jolie pour la bouche d'un homme.

Cette tête ravissante s'ajustait sur un corps dont les proportions exquises réunissaient les perfections des plus beaux enfants de marbre blanc de la statuaire antique.

La molle élasticité des mouvements de Denis, lorsqu'il courait ou lorsqu'il sautait, rappelait involontairement l'inimitable grâce des bonds d'un jeune tigre.

Ce n'était point là, du reste, le seul rapport de l'enfant avec ce prince royal de la race féline.

Denis Poulailler en avait aussi l'astuce, la rapacité et la cruauté juvénile.

Ainsi, il mentait habituellement et avec une habileté si grande, qu'il fallait avoir la preuve du mensonge pour le soupçonner.

Lorsqu'il convoitait quelque chose, et souvent même sans autre but que de contenter un instinct bizarre, il oubliait toute distinction de propriété et faisait main basse sur l'objet à sa convenance.

Enfin, il trouvait un plaisir tout particulier à tourmenter et à faire souffrir les animaux.

C'était pour lui une volupté raffinée que d'assister à l'agonie d'un pauvre chien ou d'un malheureux chat, à moitié assommés à coups de galets.

Les enfants du même âge que Denis le redoutaient à l'égal du feu, par la raison fort simple qu'il usait et abusait avec eux de la supériorité de sa force.

Denis Poulailler avait six ans lorsqu'il entendit pour la première

fois un petit garçon de neuf ans le saluer du nom de *Donné au diable*.

Il considéra ces mots comme une injure, et se précipitant sur celui qui les avait prononcés et qui cependant le dépassait de toute la tête, il le renversa et lui heurta si bien et si longtemps la tête avec un gros caillou, qu'il le laissa sans connaissance sur la place.

Cet acte de vengeance ne servit qu'à lui faire confirmer de plus en plus ce surnom qui l'irritait.

Bientôt on ne le désigna plus autrement.

Ceci lui causa, dans les premiers temps, un perpétuel accès de folie et de rage.

Mais, peu à peu, il s'accoutuma à s'entendre traiter ainsi, et au lieu de subir ce surnom comme une insulte, il s'en fit un titre d'honneur.

Le chagrin du pauvre Alain Poulailler augmentait toujours de jour en jour.

Vainement mettait-il tout en œuvre, la douceur et la force, la persuasion et la violence, pour dompter l'indomptable caractère de son fils.

Il n'obtenait aucun résultat.

L'enfant se riait des conseils, des exhortations, des reproches.

— La règle générale n'est pas faite pour moi, — répondait-il : — je ne suis pas un enfant pareil aux autres, puisque je suis *donné au diable* ! . . .

L'abbé Bricori ne négligea rien pour pétrir et façonner cette jeune âme, pour y porter la lumière, pour la soumettre au joug salutaire des croyances religieuses.

Il essaya d'assoupir par l'instruction cette nature si forte, si vivace, si exubérante, si capable de grandes choses, pour le bien comme pour le mal.

Efforts perdus ! peine inutile ! . . .

L'enfant répondait au prêtre, de même qu'il avait répondu à son père : — A quoi bon tout cela ? . . . A quoi bon serviraient la religion et la science ? . . . Ne suis-je pas donné d'avance ? Et quand à mon chemin en ce monde, je n'aurai pas de peine à le faire, puisque je suis *donné au diable* ! . . .

Ainsi Denis Poulailler se faisait une arme du préjugé contre le préjugé lui-même.

Avec les insultes des jeunes garçons de son âge, il avait accepté sa prédestination, qui, désormais, était un fait accompli.

Il n'est que trop commun, ici-bas, de voir les choses arriver, uniquement parce qu'elles ont été prédites.

Les niais et les dupes errent : *Au miracle* ! . . . et ne s'aperçoivent pas qu'on a forcé la main au hasard.

Lorsque le fils d'Alain et de Thémise eut atteint l'âge de onze ou douze ans, ses déprédations ne connurent plus de bornes.

Il faisait le mal presque toujours sans profit pour lui-même et uniquement pour le plaisir de se sentir nuisible.

Ainsi, il forçait à la marée basse, les grossières serrures de bois des réservoirs creusés dans le roc vif et dans lesquels les pêcheurs conservent leurs homards et leurs tourteaux.

Il coupait les amarres des bateaux qu'on n'avait point tirés sur la plage.

Il dévastait les vergers de pommiers à cidre, abattant en une heure, à coups de gaule, la moitié d'une récolte.

Et beaucoup d'autres méfaits dont l'énumération serait beaucoup trop longue.

Ajoutons d'ailleurs que si quelque acte de pillage ou de désordre avait lieu, sans que l'auteur ou les auteurs en fussent connus, la ruine publique accusait aussitôt *Donné au diable*.

Quelquefois, peut-être, ces accusations étaient injustes ; mais, le plus souvent, en désignant au hasard on désignait le vrai coupable.

Un certain automne, Denis Poulailler s'attaquait plus spécialement aux pommiers.

On eût dit qu'il s'était juré à lui-même de faire renchérir le prix du cidre cette année-là.

Depuis une semaine, profitant des nuits sans lune, il avait déjà ravagé une douzaine de vergers.

Les paysans, poussés à bout, résolurent de mettre un terme à ce qui se passait.

Quelques-uns d'entre eux se réunirent en conciliabule secret.

Dans ce conciliabule il fut décidé que chacun d'eux, pendant un certain nombre de nuits, ferait le guet dans son jardin afin de surprendre le pillard, et, qu'une fois qu'on l'aurait pris en flagrant délit, en ferait bonne justice.

Ce qui fut dit fut fait.

Dès la troisième nuit, au moment où Denis Poulailler commençait à coups de gaule sa besogne distinctive, il sentit la main lourde de Tranquille Dragon, notre ancienne connaissance, s'appuyer sur son épaule.

Denis voulut fuir.

Mais la chose était matériellement impossible.

Tranquille Dragon, sans manifester la moindre irritation, prit le jeune garçon par le milieu du corps et le porta chez lui.